

## INTRODUCTION

Le livre que nous vous présentons ici est le fruit des travaux du colloque *Mythes et Mémoire collective dans la culture lusophone* (9, 10 mars 2005). Celui-ci a rassemblé des intervenants venus du Portugal, berceau de la culture lusophone, et de plusieurs Universités françaises ; il se donnait pour objectif, qui nous semble largement atteint, de réfléchir sur les mythes qui marquent la mémoire collective de tous ceux se réclamant d'une culture de langue portugaise. Cette mémoire relit le passé, mais se projette également dans un avenir qu'elle contribue à moduler. Elle est donc déterminante pour la vie de cette communauté de pays ayant hérité d'une même langue, même si elle est déclinée différemment. Nous pouvons dire que la mémoire collective jette un véritable pont par-dessus les océans entre les différents rivages de la *saudade*. Elle permet de bâtir l'édifice d'une culture qui ne tient que par les strates successives que la mémoire dépose au cours du temps. Proust, cet orfèvre de la mémoire, ne disait-il pas que « la mémoire est un palimpseste » ? Ce qui vaut pour l'individu, sujet de et par la mémoire, vaut certainement pour la collectivité.

La référence à la mémoire implique celle à l'oubli, la construction collective de la mémoire impliquant parallèlement la valorisation de l'oubli. L'écriture de l'Histoire nous apparaît d'ailleurs comme la recherche d'un compromis fragile entre ces deux pôles qui marquent les frontières à l'intérieur desquelles le passé se reconstruit.

Le mythe vient souvent s'immiscer dans cet espace, tissant ses fils dans la trame des représentations collectives, plongeant ses racines dans la symbolique du sacré et du pouvoir. Un mythe fondateur comme celui du « miracle de Ourique » s'est bâti à partir de ces éléments fondamentaux, répondant aux intérêts d'une communauté à un moment précis de son Histoire – comme nous l'a montré Christophe Gonzalez à propos de l'œuvre de Jacinto Cordeiro –, tout en faisant « oublier » le conflit entre le futur premier roi du Portugal et sa mère – élément historique peu porteur dans un pays où le culte de la Vierge, paradigme absolu de la Mère, est très puissant. Florence Lévi a d'ailleurs analysé les différentes images de cette maternité virginale à travers les sermons d'A. Vieira, qui a participé également du culte de cette légende de Ourique, selon laquelle le Portugal doit sa légitimité, en tant que nation indépendante, à la volonté divine, légende toujours restée vivante

dans la mémoire collective portugaise. Elle demeurera liée à un autre mythe, messianique celui-ci, qui fait du retour du roi Sébastien le point de départ d'une nouvelle heure de gloire pour le Portugal, celle de ce Quint Empire, qui, comme nous l'a rappelé Hughes Didier, a si fortement inspiré le P.e António Vieira. Celui-ci considérait en effet la réalisation de cet empire, aussi bien temporel que spirituel, comme l'aboutissement de la promesse faite au premier roi du Portugal : « Volo in te, et in semine tuo Imperium mihi stabilire ». Il imaginait le Roi Voilé venant d'Espagne, nécessairement d'Espagne, puisque c'est de là que parviennent au Portugal les meilleures choses, comme les moins bonnes... Il régnerait enfin – rêve portugais impossible et obsédant – sur une Péninsule Ibérique réunie dans la paix du Christ... et du roi du Portugal.

Cet espoir messianique, constitutif de l'inconscient collectif portugais, a inspiré de nombreuses œuvres littéraires, comme celle de Fernando Pessoa, pour qui « le mythe est ce rien qui est tout ». Pour cet auteur protéiforme, qui, comme Dionísio Vila Maior nous a rappelé, a en quelque sorte cherché à créer une forme *mythique* de soi, en donnant vie à ces « objets internes » auxquels il s'identifie, ces *mythogrammes* qu'il insère dans le mythe fondateur de l'explosion hétéronymique, le mythe est le « plus haut mystère qu'un humain puisse créer ». C'est en tant que mythe que Sébastien, devenu une figure christique, reviendra en cette « aube irréelle du Quint Empire » que chante le poète. C'est peut-être cette lumière que cherchent les Portugais, lorsqu'ils traversent les mers pour rencontrer leur destin sur des rivages lointains, seuls capables de contenir leurs rêves d'aventure et de dépassement, unique voie possible pour un peuple condamné à l'étroitesse de ses frontières, ou bien à l'immensité de l'Océan. Le temps de l'épopée est-il définitivement achevé, celui de la réalité platement prosaïque définitivement installé, comme se demandait Saulo Neiva à propos de la poésie brésilienne contemporaine ?

En tout état de cause, la tour de Gonçalo Ramires, dont nous a parlé Marie-Hélène Piwnik, est peut-être l'allégorie d'un pays qui, à l'époque d'Eça de Queirós, et pour longtemps encore, reste prisonnier de la mémoire de son passé, tentant d'y retrouver réconfort et énergie face à une situation peu conforme à l'image qu'il se fait de lui-même. Comme nous l'a rappelé Ria Lemaire, la recherche d'une généalogie n'est-elle pas un des éléments immanquablement présents au sein des grands mythes fondateurs ? L'idée, sous-entendue dans le roman d'Eça, d'une décadence de la noblesse portugaise, deviendra de plus en plus extensive, chez les auteurs du début du siècle suivant, à un Occident dont Spengler et Nordau stigmatiseront le déclin et la « dégénérescence ».

Point d'innocence cependant dans cette mémoire collective qui ne saurait vivre sans être étayée, soutenue, par une idéologie, fruit la plupart du temps de l'action des élites, comme l'ont amplement démontré les travaux du sociologue Maurice Halbwachs (*La Mémoire collective*, Paris, PUF, 1950). Elle aide à établir des « modèles socioculturels », à travers ce que Claude Duchet appelle « l'inconscient social » (*Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979), dans lequel l'imaginaire joue un rôle essentiel.

La problématique de la mémoire peut évidemment être abordée selon différentes « entrées », la littérature étant naturellement une des plus importantes pour nous. Elle est mémoire de soi dans le genre autobiographique, mais elle creuse également son sillon le long du récit romanesque, le fécondant d'une expérience personnelle, mais aussi collective qui, chez les plus grands écrivains, relève, comme l'affirme Alvaro Manuel Machado à propos d'Agustina Bessa Luis, non pas d'un simple souvenir, mais d'« une philosophie de la mémoire » (*Agustina Bessa Luis, a vida e a obra*, Lisboa, Arcadia, 1979) – non pas, ajouterions-nous, de la *mnème*, mais de l'*anamnèse* (recherche active des souvenirs), ou bien, selon la phénoménologie husserlienne, du *noème* et de la *noèse*.

Elle peut se cristalliser dans des symboles, qui rythmeront alors l'œuvre de leur présence constante : ils deviendront ce que Charles Mauron a appelé des « métaphores obsédantes » (*Des Métaphores Obsédantes au Mythe Personnel*, Paris, José Corti, 1995), fréquemment nourries du temps de l'enfance, « temps où il existe seulement une mémoire, la mémoire cosmique » (A.M. Machado), supra-individuelle. C'est ainsi que, selon Agustina, qu'A.M. Machado cite, « l'Histoire ne se fait pas, étant davantage le résultat de la mémoire de ses fatalités que de la présence de faits authentiques auxquels s'est rattachée une foi humaine, ainsi qu'une conscience ».

En effet, l'écriture de l'Histoire relève également d'un exercice de l'imagination, qui comble les trous de la mémoire, ou bien l'infléchit, le témoignage constituant, selon les mots de Paul Ricœur (*La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000), « la structure fondamentale de transition entre la mémoire et l'histoire ».

Ainsi, et selon Dionísio Vila Maior (*Literatura em Discurso (s)*, Coimbra, Pé de Página Editores, 2001), c'est grâce à la « mémoire historico-culturelle », commune aux individus d'une communauté, qu'est légitimée « l'identité historique ». Dans cette mémoire, sont inclus les différents mythes, croyances, symboles, qui constituent cette identité, construite autour d'une langue, celle qu'ont en commun, à des degrés divers, nous a rappelé Michel Cahen, les sept pays qui forment la CPLP, la Communauté des Pays de Langue Portugaise. La mémoire de

la langue les soude, malgré les vicissitudes de l'Histoire. Il est vrai que la langue nous « pose » dans le monde, nous donne des frontières, mais est aussi, selon Virgílio Ferreira, « la place d'où l'on voit le monde », et, pourrions-nous ajouter, d'où l'on s'ouvre au monde. Cependant, elle est un organisme vivant, qui naît, évolue, prend de l'ampleur, subit des attaques, s'affaiblit, et risque de finalement disparaître si ceux qui la parlent ne cultivent pas cette forme de mémoire de la langue qui est inscrite dans sa structure même. Elle est en effet le lieu à partir duquel l'individu lusophone se définit, tout en rejoignant une collectivité qui s'étend de l'Occident à l'Orient. À l'intérieur de celle-ci, les communautés de langue portugaise éparpillées de par le monde ne sauraient être oubliées, « escamotées » en quelque sorte par une mémoire collective sélective, qui préfère ne pas voir remonter à la surface des réalités un peu moins glorieuses que celles que le culte d'un passé mythifié a prétendu imposer. Il faut rester particulièrement attentif à ne pas se laisser enfermer dans la tour de Gonçalo Ramires à une époque où l'extraordinaire essor du castillan fait ressortir les vieilles angoisses d'engloutissement. L'enseignement, à quelque niveau que ce soit, se doit de jouer un rôle, qui nous semble tout à fait déterminant dans cette lutte pour une survie digne et dynamique face à la tentation de déposer les armes, celles, peu mortifères pourtant, de la créativité et d'une sereine persévérance dans l'affirmation du droit d'exister, à sa mesure et avec des spécificités légitimes. Nous préparerons l'avenir, ou bien nous en fermerons les portes, à travers une jeunesse qui nous regarde et qui jugera l'héritage que nous lui laisserons.

La mémoire nous apparaît donc comme composée de ces innombrables fragments, morceaux recollés, parfois difficilement, grâce à la somme des volontés individuelles. Elle se meut souvent, comme nous avons eu l'occasion de le constater, dans un espace circulaire, celui du mythe, qui permet une projection dans le futur, à travers une modélisation ouverte. Il empêche justement, comme nous l'a montré Helder Godinho à propos de la légende du roi Rodrigue, que le futur n'apparaisse comme forclos, la perception temporelle, ainsi que sa représentation imaginaire, risquant alors d'être entachées par « une maladie de ce côté de l'âme », comme dirait quelqu'un qui s'y connaissait, Fernando Pessoa.

Ana Maria BINET